

Fractures intérieures

Dix ans après le génocide rwandais, Jean-Christophe Klotz est retourné à Kigali, où il avait filmé les massacres. Des images du drame aux récits des rescapés, une indicible descente aux enfers.

Avril 1994, au pays des machettes, dans un village près de Kigali, quelques témoins, reporters ou humanitaires, arrivent aux abords d'une zone de massacres. Sur place, un journaliste écrit sur son carnet de notes: « Il suffit de prendre une des pistes de terre qui mènent dans la campagne autour de Kigali. D'abord, on respire en laissant enfin derrière soi le bruit des armes automatiques et des obus de mortier qui torturent la ville. Puis, progressivement, un autre malaise vous saisit, l'impression de quelque chose d'anormal dans le décor. Pourtant, tout est là: la piste défoncée, les plantations, les fermes... Tout? Non. Il n'y a pas un être humain, pas un animal, pas un chant d'oiseau. Rien. Sinon ce silence, dense, malsain. Encore quelques centaines de mètres et on découvre les maisons ouvertes, pillées. Soudain, l'air sent la mort. Là, à l'entrée d'une ferme, sur le pas de la porte, le corps d'un enfant, décapité. Un autre corps d'adulte est couché contre la clôture. Plus loin, encore un enfant, 8 ans tout au plus, crâne fracassé. Au bout du chemin, il y a deux ou trois bâtiments, des tables et des chaises posées dans un champ: une école catholique. Dans le champ, on marche à côté d'une tête et d'un morceau de corps, dévoré par les chiens. A une dizaine de mètres, l'autre bâtiment est fermé par une porte de fer. On tourne la poignée, on ouvre et on recule, suffoqué. Sur un mètre de hauteur, les corps s'entassent, à moitié décomposés. Plusieurs dizaines de femmes, de vieillards, d'enfants, mêlés, serrés les uns contre les autres, allongés ou accroupis, genoux fléchis, mains sur la tête, dans la position où la mort les a trouvés. Dehors, quelqu'un ramasse un chapelet de métal blanc: "Les gens ont dû beaucoup prier", dit un rebelle tutsi du FPR. Il explique qu'il leur a fallu une semaine pour prendre ce village, le temps pour les forces gouvernementales hutues de regrouper tous les villageois. De tuer les hommes et d'abattre les animaux. Il vous guide vers une parcelle de terre retournée, montre une fosse commune: "Ici, il y a plus de mille personnes, dit le soldat. Mais avec les combats, on n'a pas pu enterrer tout le monde." Kibagabaga était un village tutsi. Kibagabaga n'existe plus. Au Rwanda, il y a des dizaines, des centaines de Kibagabaga. Le Rwanda pue la mort. » Parmi les témoins devant l'école, un cameraman de l'agence Capa, Jean-Christophe Klotz, laisse pendre sa caméra au bout de son bras: incapable de filmer. De retour à Kigali, il apprend que deux Français sont restés sur place. L'un d'eux est un prêtre, le père Blanchard, qui protège des civils, dont



Le réalisateur Jean-Christophe Klotz montre aux habitants du quartier de Nyamirambo, à Kigali, des images qu'il a prises en 1994 dans l'espoir de retrouver des survivants.

de nombreux enfants. Le danger est partout, il faut témoigner. Et le père Blanchard parle face à la caméra, dans l'espoir d'alerter l'opinion, de changer les choses, de sauver ses enfants. Le cameraman repart à Paris, diffuse les images, puis revient à Kigali, en juin, à la faveur d'une mission humanitaire. Dès son arrivée, il retrouve le père Blanchard. A la porte de la mission, des miliciens hutus exigent d'entrer. Le prêtre sait qu'ils viennent pour massacrer, il refuse.

Jean-Christophe Klotz : "Soit on ne sert à rien, soit, au pire, on contribue à fabriquer des leurres."

Furieux, les tueurs ouvrent le feu et criblent de balles la porte d'entrée. Le reporter, blessé d'une balle à la hanche, est évacué. Quelques jours plus tard, dans sa chambre d'un hôpital parisien, il apprend que les miliciens sont revenus, qu'ils ont attaqué encore et encore, jusqu'à pénétrer dans la mission, jusqu'au massacre de la plupart des réfugiés, ceux qu'il avait connus là-bas, filmés, dans l'espoir – vain – de pouvoir les sauver.

Dix ans plus tard, le cameraman est revenu à Kigali. Entre-temps, il a perdu ses illusions. Non, filmer les préparatifs d'un massacre et le montrer à la terre entière ne change rien au cours des choses de la guerre. Cela, tous ceux qui ont suivi, photographié, raconté, dénoncé,

hurlé parfois les horreurs de Sarajevo et les camps de concentration de Bosnie le savaient déjà. Au Rwanda, quand la France a envoyé ses troupes – alors que le reste du monde n'a pas bougé et que les Américains ne proposaient qu'un « cercle de sécurité » aux frontières –, il était déjà trop tard. Et l'opération « Turquoise » a même permis aux tueurs hutus à la machette de quitter le pays en se glissant au milieu des réfugiés. Alors, le mythe de l'image... Jean-Christophe le cameraman n'y croit plus vraiment: « Soit on ne sert à rien, soit, au pire, on contribue à fabriquer des leurres. » Il a découvert aussi qu'on ne traverse pas impunément la frontière des cendres, celle qui marque la limite entre la normalité et l'horreur, la folie, le Mal quand il vous regarde droit dans les yeux. De son voyage en enfer à Kibagabaga, il garde en lui « une onde de choc qui poursuivra sa course encore de longues années ». Il a appris aussi, dans sa chair, l'équation impossible du reporter quand il se veut témoin, comme la vieille histoire du papillon face à la flamme: trop loin, on ne voit pas; trop près, on se brûle. C'est sans doute pour essayer de soigner cette fracture intérieure qu'il est reparti au Rwanda, à la recherche des rescapés de la mission du père Blanchard, à la recherche de survivants, des vivants, pour gommer un peu le souvenir des morts. Pour ne plus étouffer. Et essayer de pouvoir respirer, enfin. ■ Jean-Paul Mari

Réalisation : Jean-Christophe Klotz.